



**Journal des anthropologues**  
Association française des anthropologues

**148-149 | 2017**  
**LittÉRATURES & Sciences sociales en quête du réel**

---

## Analytiques de l'anthropologie intelligence sensible de la littérature

*Anthropological Analytics and Literature's Sensitive Intelligence*

**Judith Hayem**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6646>

DOI : 10.4000/jda.6646

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 161-181

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Judith Hayem, « Analytiques de l'anthropologie intelligence sensible de la littérature », *Journal des anthropologues* [En ligne], 148-149 | 2017, mis en ligne le 10 mai 2019, consulté le 07 janvier 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6646> ; DOI : 10.4000/jda.6646

---

## **ANALYTIQUES DE L'ANTHROPOLOGIE INTELLIGENCE SENSIBLE DE LA LITTÉRATURE**

**De :** Bernard.Eme@univ-lille1.fr  
**Sujet :** Re : Nouvelles du grand Sud  
**Pour :** judith Hayem  
**Envoyé :** 22/04/2011  
[...]

Merci de ces nouvelles. Je suis heureux de voir que ta mission se passe bien.  
J'ai beaucoup aimé l'histoire du petit chien. Tu devrais en faire une nouvelle.

Bises,  
Bernard

Judith HAYEM\*

### La mort du petit chien

La voiture roulait le long d'une route jalonnée d'affiches de la campagne électorale. Sur chaque poteau électrique, s'étaient étalées les faces souriantes des leaders d'un des différents partis en lice. Elle remarqua que les Blancs étaient totalement absents, même dans ce secteur. Elle enclencha le clignotant pour entrer sur la quatrième rue. Rue... route... chemin, plutôt, songea-t-elle, en évitant un nid-de-poule gigantesque et en observant les chevaux dans les champs, puis les barrières électriques fermant l'accès aux fermes. Elle demanda l'accès de la grille qui s'ouvrit. Elle la regarda se

---

\* CLERSÉ – Université Lille 1 - 59655 VilleNeuve-d'Ascq cedex

Courriel : judith.hayem@univ-lille1.fr

Je remercie mes différents relecteurs pour la qualité de leurs remarques et de leurs questions qui m'ont aidée à préciser ma pensée.

refermer dans son rétroviseur avant de garer la Corolla au pied des eucalyptus.

Dès son arrivée sur la terrasse, elle remarqua que quelque chose avait changé. Personne ne salua son arrivée comme à l'accoutumée. Pourtant, plusieurs personnes étaient installées à l'ombre. Johann, une bière à la main, regardait ostensiblement dans le vide d'un air buté. Chris, assis de l'autre côté de la piscine, s'occupait sans conviction à réparer un pneu. Matthew lui tournait le dos. Daniel passa à côté d'elle en courant, mais elle eut le temps d'apercevoir son visage. Aucun doute : le petit garçon avait pleuré. Ses yeux rouges le trahissaient. Dans la cuisine, la petite bonne et la nounou discutaient en zoulou d'un air contrit.

– Evening Toïnie, il s'est passé quelque chose ? demanda-t-elle à la patronne.

– Non... dit Toïnie, d'une voix hésitante et enrouée. Enfin, si, à toi qui vis ici pour un moment, je peux le dire, mais ne le répète pas aux autres clients, je ne veux pas les inquiéter. Les chiens ont été empoisonnés. Crockefie la petite terrier borgne est morte, dit-elle dans un sanglot. Georges a réussi à faire vomir Black et Toss. Ils sont chez le vétérinaire. On ne sait pas s'ils vont s'en sortir...

Elle resta interloquée, réalisant que la différence d'atmosphère ressentie confusément plus tôt était due au silence. Aucun molosse hurlant n'avait accueilli la voiture. Aucun chien ni petit ni gros ne s'était précipité dans ses jambes à sa descente du véhicule. Seuls le vent et les oiseaux composaient le fond sonore de la maison prostrée.

– Empoisonnés ? Mais comment ?, quand ça ?

Toïnie leva vers elle un regard apeuré :

– C'est toute la rue, *tous* les chiens de la rue ont été empoisonnés. La plupart sont morts. Quelqu'un a lancé par-dessus les grillages du pain trempé dans de la mort-aux-rats. Quand Georges a trouvé Crockefie ce matin, il était trop tard. Un terrier, c'est petit, et elle était vieille : on l'a eue quand Daniel avait 2 mois. Avec les gros chiens, Georges a réussi à éviter le pire... Mais chez les voisins...

– Hiiish ! siffla la nounou... M'am, il faut enterrer le petit chien, on ne peut pas laisser Daniel comme ça. Et puis, il ne faut plus qu'il le touche

Derrière elle, la cuisinière opina :

– J'ai parlé à Georges. Derrière le gros arbre, il y a une place, la terre est molle. Faisons ça tout à l'heure.

À six heures, avant que la nuit ne tombe, elle rejoignit Toïnie, Daniel, et tout le personnel de la pension près du gros arbre. Aucun homme en vue : « Men don't cry ». Georges avait préparé une petite tombe autour de laquelle ils firent cercle. Tom y déposa soigneusement la dépouille du petit chien. Anxieuses, les trois femmes regardaient Daniel à la dérobée, soucieuses de sa réaction. L'enfant pourtant ne pleurait pas ; il semblait plus excité que malheureux.

– Elle va aller au paradis des chiens maman ?, demanda-t-il.

– Oui chéri, Georges va reboucher le trou et Crockefie ira au paradis des chiens. Viens maintenant, continua Toïnie en lui prenant la main, rentrons dans la maison.

– Et j'en aurai un autre, dis maman ?, demanda Daniel en lui emboitant le pas.

– Oui chéri, papa va acheter de nouveaux chiens. Allons dîner maintenant.

Sous le gros arbre, les autres n'avaient pas bougé.

– Tu parles d'un enterrement, pesta Georges, en versant une pelletée de terre sur le petit chien. Dans notre culture, la famille offre à manger et à boire aux invités : ça, c'est un enterrement !

– Dans notre culture, on prend le temps de pleurer ses morts avant de penser à l'*After tears*<sup>1</sup>, gronda la nounou. Personne n'a rien dit sur ce petit chien.

---

<sup>1</sup> *L'After Tears* est la réunion qui succède aux obsèques au cimetière. Dans la tradition zoulou, la famille étendue, les voisins, les amis, parfois même le quartier tout entier sont invités à manger et boire. Le budget nécessaire fait souvent l'objet d'organisations communautaires du type tontine. Pour une description, voir le roman de Z. Mda, *Le pleureur* (1999).

– Vous connaissiez Crockefie depuis longtemps, demanda-t-elle ?

– Crockefie ?! Mais moi je connais Daniel depuis son premier biberon ! Je l'ai consolé quand il savait encore être triste !

Le vieux Tom sourit :

– Moi, je lui ai appris à tirer à l'arc et à ne plus avoir peur des gros chiens...

La tombe était rebouchée.

– Dans ma culture, on nourrit la famille et les amis aux enterrements, répéta Georges en s'essuyant le front.

– Pauvre Crockefie, elle n'a même pas un bout de bois où on aurait mis son nom, soupira Tom.

– Dans ma culture, on dépose une pierre sur la tombe pour saluer ceux qui s'en vont ou qui sont partis et montrer qu'on a pensé à eux, dit-elle en ramassant un petit caillou et en le déposant sur la tombe, sous le regard perplexe des trois autres.

Ils regagnèrent la terrasse. La nuit était tombée, silencieuse, troublée seulement par les éclats de voix venus de la télévision, devant laquelle, vautrés, les hommes buvaient.

\*\*

### « **White people don't smile, they grin** »

*La mort du petit chien* est le titre de la très courte nouvelle que l'on vient de lire. « *White people don't smile, they grin* »<sup>2</sup> est le titre que j'avais donné à une proposition d'article répondant à l'appel lancé par la revue *Civilisations* sous le titre « Identité, culture et intimité. Les stéréotypes dans la vie quotidienne ». Les coordinateurs du numéro proposaient de déplacer « l'étude du nationalisme, du racisme et des rapports ethniques », trop souvent étudiés au travers des seuls « discours et pratiques des élites [...] et

---

<sup>2</sup> On pourrait traduire par « Les Blancs ne sourient pas ils grimacent ». *To grin* signifie sourire mais à la manière du chat du Cheshire dans *Alice au pays des Merveilles*, un sourire trop large, trop grand, un peu forcé.

principalement sur [la base] des archives, des articles de presse et des interviews [...] [vers] l'usage pratique des stéréotypes dans les rapports d'interconnaissance »<sup>3</sup>. L'expérience récente, vécue sur mon terrain sud-africain à la mort des chiens qui gardaient mon lieu de résidence, m'avait semblé répondre aux interrogations formulées dans l'appel. Je ne me risquais donc pas à la littérature – comme mon ami et collègue, le sociologue Bernard Eme, m'y avait incitée – mais tentais de problématiser anthropologiquement cette vignette ethnographique pour en faire un article. *Civilisations* déclina ma proposition et je renonçai à publier sur ce thème tout en gardant en tête le désir d'écrire une nouvelle ; mais sans m'y risquer.

Comment suis-je finalement parvenue à écrire cette dernière ? Quelles différences fondamentales et quels points communs revêtent les deux traitements du même matériau : l'analyse anthropologique d'une part – ou plutôt les analyses anthropologiques dans la diversité de leurs questionnements et problématiques – et la littérature de l'autre ? Dans un premier temps, je tente d'objectiver les modalités et les ressources – parfois distinctes, parfois communes – que j'ai mises en œuvre pour narrer « la mort du petit chien » et entamer l'analyse du « sourire forcé des Blancs ». En effet, les usages et les enjeux de ces deux écrits diffèrent sensiblement, malgré leurs points de jonctions et le partage originel d'un matériau ethnographique. En tant qu'écrivain anthropologue et écrivain débutant<sup>4</sup> je n'ai pas usé de la même forme d'intelligence

---

<sup>3</sup> On peut trouver l'appel intégral sur Calenda : <http://calenda.org/204085> et consulter les articles du numéro sur <http://civilisations.revues.org/3266> (consultés le 23/01/2017).

<sup>4</sup> J'emploie ce terme au sens de Barthes, cité par M. Jay dans un numéro du *Journal des anthropologues*, paru en 1998, consacré à l'anthropologie et la littérature : « L'écrivain accomplit une fonction, l'écrivain une activité. [...]. Pour l'écrivain, *écrire* [c'est Barthes qui souligne] est un verbe intransitif [...]. Les écrivains, eux, sont des hommes "transitifs" : ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen ; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. Voilà donc le langage ramené à la nature d'un instrument de communication, d'un véhicule de la "pensée" » (Barthes, 1960/1981 : 148, 149, 151).

dans l'une et l'autre forme. Même quand elle se nourrit de l'observation ethnographique, il me semble que la littérature travaille souvent à « l'intelligence sensible »<sup>5</sup> – celle de l'auteur – celle du lecteur – quand, dans la production académique, domine une volonté de démonstration. Cependant, la découverte des œuvres littéraires peut elle-même être source de questionnements et outil de l'enquête pour les sciences sociales. C'est ce que je montrerai dans un second temps, en revenant sur ma pratique de chercheuse-lectrice et celle à laquelle j'enjoins les étudiants que je dirige ou qui suivent mes cours. Cette réflexion qui convoque les affects et la subjectivité et interroge la plurivocité de la « description dense » recoupe des chemins parcourus avant moi par Geertz (1973), lorsqu'il analyse le récit d'un vol de moutons dans le Maroc colonial, par exemple. Néanmoins, il s'agit moins de « traiter les formes culturelles comme des textes » que de « traiter les textes comme des formes culturelles ». Dans cette appréhension, le texte littéraire est susceptible de produire une intelligence sensible du réel sans nécessairement formater cette dernière, comme le propose Geertz à l'issue de l'analyse des célèbres combats de coqs balinais (1980 : 36-38). En effet, je souscris à la thèse de Rancière selon laquelle la littérature comme la photographie produisent des œuvres « pensives » (Rancière, 2008). La question devient alors celle de savoir comment produire des textes avec le réel, en mettant en travail cette hypothèse.

### **De la matière à sa mise en récit**

La question des stéréotypes identitaires et culturels que *Civilisations* voulait traiter n'était pas une question de recherche initiale pour moi. Je travaille sur la singularité et la multiplicité des

---

<sup>5</sup> J'emprunte cette expression à B. Eme qui en usait souvent oralement, sans l'employer à l'écrit toutefois. Je présume, ou du moins est-ce mon usage ici, que l'intelligence sensible fait écho au partage du sensible chez Rancière. En atteste, le développement que l'on trouvera sur « la disposition » de celui qui pratique la *talvera* dans un des articles de B. Eme, justement très littéraire : *Postures assignées, usages revendiqués de la talvera* (2011 : 29).

formes de pensée, question que je formule notamment à l'endroit des subjectivités ouvrières et de leur renouvellement potentielle – militant ou non. Quand le petit chien est mort, ma recherche portait sur les formes de pensée politiques des générations post-apartheid et mes interlocuteurs privilégiés étaient les jeunes de la *township* de Daveyton, à l'est de Johannesburg. J'y ai enquêté plusieurs mois, en me rendant quotidiennement dans la *township*, de jour comme de nuit, mais en résidant dans une auberge de jeunesse, qui accueillait surtout des guides sud-africains, de retour de brousse. L'auberge est située à deux kilomètres à peine de l'entrée de la *township*. Mais tout à fait ailleurs cependant. Elle est en effet sise dans une zone historiquement agricole, à l'origine occupée par des Blancs, Afrikaners, et où persistent encore de nombreux champs et prairies ainsi que des fermes. Ceux-ci sont peu à peu grignotés à la fois par les campements informels construits par des migrants récemment arrivés en ville, et souvent venus des anciens bantoustans, et par de nouvelles résidences sécurisées, destinées aux nouvelles classes moyennes. La ville voisine de Benoni à laquelle était rattachée la *township* noire de Daveyton est ainsi en passe d'être physiquement reliée à celle-ci par l'extension et la densification urbaines.

En bonne ethnographe, j'ai consigné mes journées à Daveyton mais aussi certains éléments significatifs de mon quotidien à l'auberge, au contact des guides, du personnel de la pension et des propriétaires. Ces derniers ne s'aventuraient jamais dans la ville noire voisine – d'où était pourtant originaire toute une partie de leur personnel – mais ils me questionnaient avec curiosité sur ce que j'y faisais. Mes récits ont souvent débouché sur des conversations révélatrices de leurs phobies comme de leurs représentations des habitants des *townships*. En l'espèce, j'avais été très frappée par l'empoisonnement des chiens de la rue autour duquel propriétaires blancs et personnel noir s'étaient trouvés réunis. Leurs attitudes et leurs perceptions respectives face à la mort de Crockefie me semblaient condenser la difficulté encore très présente chez les Sud-Africains de différentes couleurs à se reconnaître les uns les autres comme membres d'une même humanité, capables des mêmes



sentiments et des mêmes émotions. À plusieurs reprises, lors de mes divers séjours en Afrique du Sud, j'avais pu observer *a contrario* combien rire avec les Sud-Africains qui n'étaient pas de ma couleur de peau, les faire rire, notamment en utilisant l'auto-dérision, mais aussi partager une même émotion ou leur faire partager la mienne, avait fait tomber des barrières et facilité mon intégration sur le terrain. C'est le cas des sourires spontanés que j'échangeais, sans même y réfléchir, avec toutes les personnes que je croisais lors de mes premiers séjours, au milieu des années 1990, et qui faisaient sursauter les Sud-Africains noirs, peu habitués à des regards directs et amicaux de la part d'une Blanche. Ce fut aussi le cas de la honte, suivie d'un fou rire partagé, avec la jeune femme de ménage de la maison dont j'occupais le *garden cottage* à Durban. En effet, un matin, nous nous retrouvâmes nez-à-nez et honteuses, en sous-vêtements toutes les deux, dans la chaleur tropicale du Kwazulu Natal. Moi, parce que je venais sans précaution repasser ma robe d'été dans l'arrière-cuisine ; elle, parce qu'elle s'y changeait avant de commencer à travailler dans la grande maison. Le partage d'émotions et de sentiments, en rendant manifeste une commune humanité, peut faire, pour un temps au moins, tomber certaines frontières plus ou moins visibles qui jalonnent la société sud-africaine.

À l'instar de ces épisodes, ce que révèle la mort du petit chien a sans doute trait à la catégorisation implicite des individus dans des assignations identitaires qui restent trop souvent irréconciliables dans l'esprit des Sud-Africains : le Noir et le Blanc ; l'habitant des *townships* et celui des centres-villes ; l'homme et la femme ; l'indigène et le civilisé ; le natif et le colon ; le pauvre et le nanti, etc. Ces identités sont toutes assorties d'une foule de qualités ou de défauts supposés, aussi déterministes qu'essentialistes. Ces assignations sont souvent bien plus complexes que les paires antagoniques que je décline ici. En outre, et par bonheur, les politiques de l'identité ne sont pas le tout des relations politiques et sociales en Afrique du Sud. Elles ne sont pas non plus, loin s'en faut, l'unique prisme de lecture de cette société, comme le montre par exemple

l'étude des formes de pensée qui révèlent souvent des visions du monde diverses et complexes dont la rationalité n'est pas uniquement la question de l'identité ni celle de la couleur de peau. Reste que, notamment en ce qui concerne l'expression des émotions et le comportement attendus par les uns et les autres vis-à-vis d'autrui, les lectures identitaires restent très prégnantes. Les percevoir, pour mieux les reconnaître et les identifier, n'est généralement pas dans mon travail une fin en soi mais un outil pour la réflexivité et une boussole pour me mouvoir et me conduire sur le terrain. Comprendre les places successives que l'on me donne, une fois que j'ai démenti par mon attitude physique, mes propos, mes déplacements, voire par mes engagements, les identités assignées successives de femme, blanche, touriste, universitaire, militante, etc. est, classiquement dans le travail de l'anthropologue (Althabe, 1990), une nécessité et peut s'avérer heuristique pour la recherche. Bref, la mort du petit chien aurait pu faire l'objet d'une « description dense » au sens de Geertz, dont je viens de livrer quelques éléments. Elle aurait alors débouché sur l'analyse des stéréotypes identitaires et ce faisant, j'aurais probablement eu recours à l'analyse de ma place d'anthropologue sur mon terrain pour mieux expliquer ce que révélait cette anecdote significative.

*A contrario*, dans la nouvelle, j'ai choisi volontairement de ne pas écrire à la première personne ; de ne pas colorier les personnages et de limiter les repères géographiques et historiques au minimum. Faute d'une inspiration propre, je me suis résolue à user de cette indétermination calculée que j'admire chez l'écrivain sud-africain et prix Nobel de littérature, J. M. Coetzee, et à propos duquel j'ai eu l'occasion d'écrire (Hayem, 1998) qu'il renvoie le lecteur à ses propres questionnements en l'obligeant à prendre position sur la situation évoquée, sans pouvoir s'en remettre au jugement du narrateur<sup>6</sup>. Je ne suis pas persuadée que sous ma plume

---

<sup>6</sup> Pour un exemple de ce procédé on lira notamment (Coetzee, 1985 & 1987). J'ai fait le choix de donner les références traduites des romans que je cite dans cet article, quand elles existent.

l'usage de ce procédé soit efficace et suffisant pour traduire tout ce que j'ai vu dans la mort du petit chien. Je n'ai pas voulu insister sur les couleurs de peau car je souhaitais que les sentiments et les comportements dominant, charge au lecteur de s'interroger sur la couleur de peau et la déception de ceux qui restent près de la tombe de Crockefie. Qu'est-ce qui les blesse le plus ? L'absence de viande, de bière et de *pap*<sup>7</sup> ou l'indifférence de Daniel et Toïnie devant leur compassion ? Est-ce un problème culturel et symbolique – couvrir ou non la tombe, y mettre une croix ou y déposer une pierre ; procéder dans l'intimité ou en invitant toute la famille et tout le quartier – ou une affaire de sentiments blessés ? Comprend-on bien tout ce que l'empoisonnement des chiens – et donc leur absence pour monter la garde – révèle de terreur du monde extérieur de la part des habitants de la pension – surtout quand un acte de malveillance en est à l'origine ? Réalise-t-on assez qu'en Afrique du Sud les chiens font partie de la famille, alors que la nounou noire qui a élevé l'enfant n'a pas sa place dans les événements de la vie qui frappent la cellule familiale dont elle est l'employée ? Au lecteur d'en juger.

Reste que l'effort d'écriture pour transformer l'anecdote en nouvelle a été d'une teneur tout autre que l'effort analytique et théorique qui aurait sous-tendu l'écriture d'un article anthropologique sur l'usage des stéréotypes dans les relations interpersonnelles après l'apartheid. Et ce, quand bien même cette analyse se serait accompagnée d'une description ethnographique soignée. Dans les deux cas, ma subjectivité a été engagée ainsi que mon sens de l'observation. Mais au lieu d'entreprendre d'identifier, qualifier et démontrer ce qu'il y avait sociologiquement et politiquement à comprendre de la mort du petit chien, j'ai cherché, pour écrire la nouvelle, le dispositif narratif qui permettrait au lecteur d'apercevoir, de sentir, d'imaginer sinon de comprendre tout à fait ce qui m'a intéressée et troublée moi-même dans cette scène. J'ai

---

<sup>7</sup> Le *pap* est une bouillie de maïs très compacte qui constitue l'aliment de base des familles noires et pauvres en Afrique du Sud.

tenté de créer pour le lecteur un dialogue avec le texte du registre de ceux qui accompagnent mes lectures romanesques quand elles sont de près ou de loin rattachées à mes terrains. En effet, la littérature est depuis toujours pour moi un compagnon et un outil précieux dans l'appréhension des situations sur lesquelles j'enquête. Presque tous mes cours s'accompagnent d'ailleurs d'une bibliographie romanesque, en contre-point d'une liste d'ouvrages académiques.

### **Lectures et terrains**

Grande lectrice depuis l'enfance, je ne manque jamais une occasion de me plonger dans des romans, des nouvelles, des polars, des poèmes ou des pièces de théâtre prenant pour cadre l'Afrique du Sud et/ou les ouvriers. Les nouvelles de Nadine Gordimer (1985, 1994) ou de Niq Mhlongo (2007, 2016) mais surtout de Doris Lessing (1980) sont pour moi à cet égard des œuvres d'une grande puissance et forcent chez moi un respect qui me rend, comme on l'a lu ci-dessus, et malgré l'envie d'en faire autant, peu téméraire. Le plaisir de la lecture reste toujours premier mais je pratique souvent les œuvres, activement ou à mon insu, comme des terrains d'enquête. Je distingue dans ma propre pratique au moins trois types d'usage qui éclairent en retour ma pratique d'écrivain et plus rarement d'écrivain.

#### *La dimension documentaire de la fiction*

Le premier usage est informatif, de découverte. Les œuvres de fiction présentent en effet un aspect documentaire bien connu, dont la forme peut épouser aussi bien les dehors du réalisme le plus cru que ceux de la poésie ou même de la science-fiction. Je les cite régulièrement dans mes articles universitaires comme illustration d'une période, d'une situation ou d'une idée, en précisant ce qui, en tant que lectrice, m'a semblé particulièrement significatif ou représentatif dans l'extrait. Je n'en évoquerai lapidairement que quelques exemples empruntés à la littérature sud-africaine, pour illustrer ce point mais une analyse approfondie pourrait être développée pour chaque ouvrage cité.

La littérature est notamment un outil précieux pour appréhender l'espace, le territoire et les manipulations dont ils ont fait l'objet en Afrique du Sud pendant l'époque coloniale, sous l'apartheid et encore aujourd'hui<sup>8</sup>. Au-delà de l'Afrique du Sud, l'intérêt soutenu que les géographes contemporains témoignent à la littérature dans l'étude de leur objet principal, l'espace, corrobore l'intérêt d'étudier ce dernier au travers des textes littéraires. En effet, depuis une dizaine d'années déjà, les géographes, eux aussi chercheurs de terrain, font du roman un outil heuristique<sup>9</sup> allant même jusqu'à conceptualiser une géocritique et une géopoétique des œuvres littéraires visant à « l'étude de l'inscription de la littérature dans l'espace et/ou à la représentation des lieux dans les textes littéraires » (Collot, 2015 : 9).

Pour l'anthropologue qui travaille en Afrique du Sud, en ville ou ailleurs, un tel détour est également fécond. Par exemple, dans *Zoo City*, Lauren Beukes (2011) livre une appréhension futuriste de Johannesburg qui parvient à en traduire à la fois les géographies objectives et subjectives. Quiconque a parcouru Hillbrow, le quartier cosmopolite central réputé pour sa criminalité, en reconnaît les rues et les paysages. Quiconque ne les connaît pas peut, grâce à l'élément surnaturel, en découvrir l'atmosphère réelle, ou l'un des rapports subjectifs qu'on peut entretenir à cette atmosphère. Simultanément, par le biais d'étranges repris de justice portant sur leur dos un animal symbiotique, marque de leur dépravation (dans le cas de l'héroïne, la détective Zinzi, il s'agit d'un paresseux) l'auteur nous rend sensibles la complexité des territoires marginaux, l'ambivalence des rapports entre gens différents – ici décrits comme presque de différentes natures – et les frontières diverses qui quadrillent la ville.

---

<sup>8</sup> Voir par exemple TIGR (1999).

<sup>9</sup> Depuis 2015, à l'initiative de P. Gervais-Lambony et M. Rosemberg, tous deux enseignants chercheurs en géographie, se tient régulièrement un séminaire intitulé *Géographie et littérature* dont les participants présentent leur lecture d'une œuvre littéraire interrogée sur divers thèmes du point de vue de la géographie.

*Lectures subjectives et questions de recherche*

Au-delà de la découverte, par le texte, de mondes ignorés ou peu accessibles qui complète la connaissance que j'ai de mes terrains en tant qu'anthropologue, certaines œuvres ont véritablement aiguïté mon attention et soulevé des questionnements que j'ai utilisés ensuite dans mes recherches. Ainsi, lire le remarquable mais éprouvant roman de K. Sello Duiker, *La sourde violence des rêves* (2014), m'avait préparée, sans le savoir, à mieux entendre les propos des jeunes étudiantes sud-africaines qui réclament de pouvoir user de leur corps comme bon leur semble. Lors d'une mission en août 2016, j'ai en effet été frappée par l'abondance d'articles et de pétitions dénonçant dans les colonnes des journaux sud-africains le regard posé sur le corps des femmes<sup>10</sup>. Le patriarcat dans les relations de travail et d'enseignement, les viols sur les campus ou dans les *townships*, l'exigence à l'égard de jeunes lycéennes noires de venir en classe avec des cheveux lisses et non crépus et plus généralement la considération du corps de la femme noire comme un simple objet à consommer puis jeter y étaient en effet abondamment évoqués. Soit la violence contemporaine faite aux corps succédant aux violences coloniale et d'apartheid à l'endroit des corps noirs, notamment féminins. Je n'étais pas sourde ou indifférente à leurs discours avant cette lecture. Mais, en regard, l'insistance de Duiker à présenter le corps des prostitués – en l'occurrence de jeunes homosexuels au Cap – comme un moyen, une modalité marchande d'accès au monde aisé des Blancs a créé, chez moi, au-delà de la compréhension et de la connaissance, une fenêtre d'appréhension sensible particulière qui est entrée en résonance avec les propos des étudiantes de la Rhodes University à Grahamstown. Il me semble que l'une des thèses de l'ouvrage consiste en effet à montrer que ce n'est qu'en vendant son corps aux Blancs, et au risque de sa propre

---

<sup>10</sup> Cette revendication fait écho à la polémique nationale et internationale qui a éclaté quelques semaines plus tôt aux Jeux Olympiques de Rio au sujet de la conformité ou non du corps de l'athlète sud-africaine Caster Semenya, homosexuelle et intersexuée – médaille d'or aux 800 mètres – aux normes d'un corps féminin.

déchéance, que Tshepo, le héros noir, peut s'offrir les mêmes vêtements de luxe qu'eux mais aussi avoir l'opportunité de pénétrer leur univers, leur maison, leur restaurant ou encore d'écouter leur musique. En écho inversé de la démarche de Tshepo et de la marchandisation volontaire de son corps, les jeunes étudiantes dénonçaient le fait que : « Lors des manifestations sur le campus où nous avons tombé nos tee-shirts<sup>11</sup> pour protester contre les viols, la police nous [nous les filles noires] repoussait sans ménagement et nous traitait d'impudiques. Ce n'est que quand une étudiante blanche nous a rejointes que les flics ont pu imaginer qu'un corps de femme puisse être violé. »<sup>12</sup>. Comprendre : le corps d'une Blanche peut être violé ; on utilise simplement celui d'une Noire, comme une commodité. Pour cette jeune femme – de peau noire mais dont les parents sont respectivement un homme sud-africain et une femme suédoise – il va de soi, pour les gens en Afrique du sud, que la Blanche souffre et est choquée par une agression sexuelle alors que nombre de personnes (noires comme blanches) n'imaginent pas, en revanche, qu'une jeune femme noire éprouve de tels sentiments.

*La littérature comme matériau d'enquête*

Enfin, le troisième usage que je repère dans ma pratique consiste littéralement à enquêter sur les textes comme on mène l'enquête sur le terrain et à faire d'un texte ou d'un corpus de textes un support d'analyse voire un véritable matériau d'enquête. Ainsi, dans le cadre du cours d'anthropologie que je donne depuis plusieurs années sur la figure ouvrière, la crise du classisme et le renouvellement potentiel des formes de pensée ouvrières, je consacre une séance à l'étude comparée de quatre romans dont l'action se déroule en France et dont les personnages sont des ouvriers (Nizan, 1936 ; Vaillant, 1954 ; Michel, 1990 ; Mordillat, 2004). Au travers de l'intrigue, de la forme du récit et de l'étude des dialogues, j'incite les étudiants à prendre conscience de la notion de

---

<sup>11</sup> Elles n'étaient pas seins nus mais simplement en sous-vêtements.

<sup>12</sup> Entretien informel avec l'une des manifestantes, étudiante au département de théâtre de l'université, août 2016.

séquence historique et politique et par là-même à découvrir la multiplicité et la séquentialité des subjectivités et des formes de pensée – y compris dans la période classiste<sup>13</sup>. Il s'agit de montrer aux étudiants que, des trois premiers romans, seuls deux s'inscrivent, et de manière distincte, dans une subjectivité classiste. D'une part, entre les deux guerres où les ouvriers militants sont confrontés à la montée du fascisme et du nazisme, de l'autre, après la Seconde Guerre mondiale, quand la grève s'organise autour des questions de cadence et de mécanisation suscitées par la compétition internationale. Le troisième, au contraire, décrit une lutte d'usine menée par des femmes en dialogue avec un militant maoïste. Ici, ce ne sont plus la lutte des classes et la conscience de classe qui président à leur grève et organisent leur subjectivité militante mais la volonté d'exister et d'être « reconnues pour elles-mêmes », « en tant qu'ouvrières ». Le dernier roman est quant à lui révélateur de la conjoncture des années 2000 et de l'absence de vis-à-vis patronal dans les luttes ouvrières face aux délocalisations. Son auteur m'a d'ailleurs confirmé de vive voix<sup>14</sup>, qu'il s'est, entre autres, inspiré de la lutte contre la fermeture brutale de Metaleurop Nord en 2003, sur laquelle j'ai moi-même enquêté (2014). Les ex-salariés en lutte y utilisaient de manière inédite le terme de « classe ouvrière » dans une dimension qui n'était pas strictement classiste. L'expression englobe notamment des personnes de différents échelons hiérarchiques, pourvu qu'elles soient mobilisées, ce dont Mordillat se fait l'écho.

Longtemps avant moi, l'anthropologue François Laplantine a mené sur la maladie une enquête approfondie au travers des textes littéraires. Dans son *Anthropologie de la maladie*, il utilise en effet non seulement des entretiens avec les médecins et des patients, « la

---

<sup>13</sup> Enquêter sur les romans et travailler sur les séquences subjectives et politiques qui s'y déploient m'a été suggéré par Sylvain Lazarus, qui fut mon directeur de thèse, et invitait ses étudiants à étudier les trois premières œuvres. Voir Moucharik (2001).

<sup>14</sup> Discussion informelle avec Gérard Mordillat à l'occasion du Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale d'Arras le 1<sup>er</sup> mai 2009.



littérature médicale à destination du grand public » (1992 : 33), mais également un nombre considérable d'œuvres de grands auteurs ou d'auteurs plus mineurs dont le malade, le médecin ou la maladie sont les héros. Il écrit à ce propos que certains auteurs comme Zola, Hector Malot ou encore les frères Goncourt offrent de la maladie un tableau objectif « neutralisant toute affectivité » (*ibid.*), alors que d'autres au contraire nous ouvrent « aussi ce qui est du domaine du fantasmatique, de l'imaginaire, de l'affect, des réactions et des interprétations du *sujet* dans ce qu'il y a de plus apparemment irrationnel » (*ibid.*), éléments essentiels selon lui de l'étude de la maladie. Laplantine conclut dès lors que « l'anthropologie romanesque – qui est tout aussi éloignée de la littérature réaliste que du scientisme en sciences humaines – est une source d'information et de connaissance dont on ne voit vraiment pas pourquoi une authentique anthropologie scientifique devrait se priver » (*ibid.*). Je reprends à mon compte ces arguments, en particulier, pour une autre matière profondément subjective, la politique si on ne la réduit pas aux rapports de pouvoirs et aux fonctionnements institutionnels. Je me sens à ce titre très proche du travail de K. Ross sur mai 68 (2010) qui s'inscrit pourtant dans le champ de la littérature comparée ou/et des *cultural studies* (mais de fait, les *postcolonial studies* se sont constituées par l'étude de la littérature)<sup>15</sup>. En effet, dans cet ouvrage – comme dans ses autres livres du reste – elle enquête non seulement sur des articles académiques, des témoignages, des films ou des reportages et des archives mais elle accorde aussi une très grande attention aux œuvres romanesques parues à propos de Mai 68 et de la période de la guerre d'Algérie en France qui la précède. Celle-ci est, selon l'auteure, le creuset d'une subjectivité politique propre à 68. Son étude du roman américain *The Stone face* de Smith<sup>16</sup> en offre un bon exemple. En suivant le parcours du héros noir américain, Siméon, dans le Paris de Charonne, elle montre, dans une veine qui emprunte à Jacques

---

<sup>15</sup> Voir par exemple Lazarus (2006).

<sup>16</sup> Il s'agit de l'ouvrage de W. G. Smith, 1963, *The stone face*.

Rancière et à ses analyses de la police et de la politique<sup>17</sup>, que c'est la « "désidentification" de Siméon d'avec ses anciens compatriotes noirs, son "déplacement physique" lorsqu'il s'aventure en dehors de la place qui lui est assignée au sein de la société pour fréquenter des insurgés algériens qui témoigne de sa nouvelle subjectivité politique » (Ross, 2010 : 78). Ross soutient qu'à l'instar de Siméon, nombre de militants de 68 ont forgé leur subjectivité politique en s'identifiant à « l'Autre algérien ». Elle poursuit un peu plus loin que « *The Stone Face* fait intrinsèquement partie de la préhistoire de Mai 68 dans la mesure où Smith raconte la construction et l'expérience d'une subjectivité politique spécifique, en partie fondée sur la destruction des déterminations sociales jusque-là maintenues en place par la logique de plus en plus évidente de la police [...] » (*ibid.*). Ainsi, le roman devient la matière d'une analyse proprement sociologique et politique permettant de saisir la subjectivité politique du héros, elle-même perçue comme représentative des idées et formes de conscience en présence dans la période politique étudiée. Il m'arrive de pratiquer le même genre d'analyse dans mon travail en complément, prémisses ou parallèles de formes plus classiques d'enquête.

## Conclusion

Dans *Anthropologie de la maladie* Laplantine écrit que : « Le véritable écrivain est [...] un "fouilleur de détail", mais [...] à condition que le détail soit significatif, et significatif notamment [...] de tout ce que le malade a plus ou moins confusément éprouvé ou pressenti, mais sans pouvoir jamais l'exprimer. » (1992 : 36). Pour lui, « Le texte narratif est toujours simultanément un texte explicatif mais qui dit autre chose que ce que dit la médecine sous sa triple approche biomédicale, psychomédicale ou sociomédicale » (*ibid.*). Cette affirmation fait écho aux trois points que cet article a voulu mettre au jour. La mort du petit chien m'a donné envie d'écrire car cet événement et son appréhension par les différents protagonistes

---

<sup>17</sup> Voir par exemple Rancière (1995).

de la nouvelle m'ont semblé « significatifs ». J'y ai vu s'exprimer un ensemble de traits du groupe social qui vivait à l'auberge de jeunesse ; traits que j'ai jugés représentatifs de la société sud-africaine. Ce faisant, je cherche bien à exploiter une forme d'indicible qui dit beaucoup. Mais je choisis délibérément de ne pas démontrer l'existence de stéréotypes identitaires dans les rapports d'interconnaissance quotidiens, ni nulle autre qualification des rapports sociaux, en faisant appel à la seule intelligence sensible du lecteur. Si ce « texte narratif » a une forme et un intérêt qui le distinguent, à défaut de le rendre meilleur ou plus intéressant, d'un article anthropologique, c'est dans ce qu'il suggère mais ne dit pas, laissant le lecteur user de son imaginaire et de sa sensibilité au langage pour comprendre. En effet, je fais régulièrement l'expérience que les textes romanesques sont un important réservoir d'intelligibilité du réel et regorgent de pistes d'analyse, y compris pour les chercheurs en sciences sociales. Pour peu que les lecteurs-chercheurs usent à leur endroit du même sens de l'observation, de l'immersion et de l'objectivation de leur sensibilité que sur leur terrain concret. Dans ma pratique de chercheuse, la littérature est une forme de pré-terrain. Réciproquement, si je persévère dans mon désir d'écrire (parfois) en écrivain et non plus seulement en écrivain, mon regard d'anthropologue restera sans nul doute une source d'inspiration.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTHABE G., 1990. « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain* [en ligne], 14 mars 1990, mis en ligne le 17 juillet 2007, URL : <http://terrain.revues.org/2976> ; DOI : 10.4000/terrain.2976 (consulté le 30 décembre 2016).
- BARTHES R., 1981. « Écrivains et écrivains », *Essais critiques*. Paris, Le Seuil, [1960 in *Arguments*] : 147-154.
- BEUKES L., 2011. *Zoo city*. (Trad. de L.-P. Caillat). Paris, Éclipse.
- COETZEE J. M., 1985. *Mickael K. Sa vie, son temps* (trad. S. Mayoux). Paris, Seuil.

- COETZEE J. M., 1987. *En attendant les barbares* (trad. S. Mayoux). Paris, Seuil.
- COLLOT M., 2015. « Pour une géographie littéraire...Carnets », *Revue électronique d'études françaises*, II<sup>e</sup> série, 3 : 8-23.
- DUIKER K. S., 2014. *La sourde violence des rêves* (trad. J.-Y. Kruger-Katelan). Paris, éditions d'en bas/Vents d'ailleurs.
- EME B., 2011. « Postures assignées, usages revendiqués de la *talvera* » in « Postures assignées, postures revendiquées », n<sup>o</sup> hors-série du *Journal des anthropologues* : 21-48.
- GEERTZ C., 1973. "Thick Description. Toward an Interpretative Theory of Culture" in *The interpretation of cultures: selected essays*. New York, Basic Books: 3-30  
[http://www.sociosite.net/topics/texts/Geertz\\_Thick\\_Description.php](http://www.sociosite.net/topics/texts/Geertz_Thick_Description.php) (consulté le 20 décembre 2016).
- GEERTZ C., 1980. « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais », *Le Débat*, 7 : 86-146. DOI 10.3917/deba.007.0086, (consulté le 20 décembre 2016).
- GORDIMER N., 1985. *Quelque chose là-bas*, (trad. J. Guiloineau). Paris, Albin Michel.
- GORDIMER N., 1994. *Le safari de votre vie*, (trad. P. Boyer). Paris, 10/18.
- HAYEM J., 1998. « Réinvestir mentalement l'espace et le territoire : le combat politique d'un jardinier (à propos de *Life and Times of Mickael K.* de J. M. Coetzee) », « Afrique du Sud : espaces et littératures », *Travaux de l'Institut de géographie de Reims*, 25(99-100) : 101-110.
- HAYEM J., 2014. « Chœurs de fondeurs : interpellations créatives et mises en mémoire », *Travail et Emploi*, numéro thématique « Une crise sans précédent ? Expériences et contestations des restructurations », 137 : 105-122.
- JAY M., 1998. « Sur l'écriture en sciences humaines », *Journal des anthropologues*, in « Statut de l'écrit et de l'écriture en anthropologie », 75, mis en ligne le 01 décembre 1999, (consulté le 6 août 2016). URL : <http://jda.revues.org/2642>

- LAPLANTINE F., 1992 [1986]. *Anthropologie de la maladie*. Paris, Payot.
- LAZARUS N., 2006. *Penser le postcolonial. Une introduction critique*. Paris, Amsterdam.
- LESSING D., 1980. *Nouvelles africaines*, (trad. M. Véron). Paris Albin Michel.
- MDA Z., 1999. *Le pleureur*, (trad. C. Glenn-Lauga). Paris, Éditions Dapper.
- MHLONGO N., 2007. *After Tears*. Johannesburg, Kwela Books.
- MHLONGO N., 2016. *Affluenza*. Johannesburg, Kwela Books.
- MICHEL N., 1989. *Le jour où le temps a attendu son heure*. Paris, Le Seuil.
- MORDILLAT G., 2004. *Les Vivants et les Mort*. Paris, Calmann-Levy.
- MOUCHARIK S., 2001. « Trois romans pour trois figures : l'ouvrier, le militant, la grève », *Ethnologie française*, 31(3) : 401-412.
- NIZAN P. 1994 [1935]. *Le cheval de Troie*. Paris, Gallimard.
- RANCIÈRE J., 1995. *La mésentente*. Paris, Galilée.
- RANCIÈRE J., 2008. *Le spectateur émancipé*. Paris, La Fabrique éditions.
- ROSS K., 2010. *Mai 68 et ses vies ultérieures*. Paris, Agone.
- SMITH W. G., 1963. *The stone face*. New York, Farrar Strauss.
- TIGR (*Travaux de l'Institut de géographie de Reims*), 1998. « Afrique du Sud : espaces et littératures », 99-100.
- VAILLANT R., 1954. *Beau Masque*. Lausanne, Éd. Rencontre.

### Résumé

Partant d'une nouvelle écrite sur la base d'une anecdote de terrain, l'auteure discute d'abord ce qui distingue cette forme littéraire d'un article anthropologique sur le même thème. Quel traitement du matériau ethnographique dans les deux cas ? Elle revient ensuite sur les différents usages qu'elle a de la littérature romanesque en tant que lectrice chercheuse. Elle en repère trois : documentaire, problématisant et comme matériau d'enquête à proprement parler. Si un texte narratif recèle cette triple possibilité c'est parce que sa puissance va au-delà de la narration et

de l'explication, du côté du sensible et de l'indicible rendu dicible par le travail littéraire.

**Mots-clefs : Anthropologie, littérature, écrivain-écrivain, romans, enquête, intelligence sensible.**

**Summary**

**Anthropological Analytics and Literature's Sensitive Intelligence**

Starting from a short story she wrote based on a fieldwork anecdote, the author first discusses what distinguishes this literary form from an anthropological article on the same theme. How is ethnographic material used in each case? She then turns to her own different uses of fiction as a reader and researcher. She identifies three: documentation, problematics, and research material. She argues that if a narrative text contains these three elements, it is because its force extends beyond narration and explanation to the sensitive and the inexpressible, to which the literary work gives voice.

**Key-words: Anthropology, literature, writer-writing, novels, investigation, sensitive intelligence.**

\* \* \*